



HAL
open science

Candide chassé du château : le mythe des premiers âges dans les chapitres liminaires de "Candide"

Gerhardt Stenger

► **To cite this version:**

Gerhardt Stenger. Candide chassé du château : le mythe des premiers âges dans les chapitres liminaires de "Candide". Nicholas Dion; Jacques-Philippe Saint-Gerand. Lumières, ombres et trémulations. Hommages au professeur Jacques Wagner, Hermann, pp.119-130, 2022, République des Lettres, 9791037019509. 10.3917/herm.dion.2022.01.0119 . hal-04252697

HAL Id: hal-04252697

<https://hal.science/hal-04252697>

Submitted on 21 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Candide chassé du château : le mythe des premiers âges dans les chapitres liminaires de *Candide*

Gerhardt STENGER

Tout le monde connaît le début de *Candide* :

Il y avait en Vestphalie, dans le château de monsieur le baron de Thunder-ten-tronckh, un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. [...] Monsieur le baron était un des plus puissants seigneurs de la Vestphalie, car son château avait une porte et des fenêtres. Sa grande salle même était ornée d'une tapisserie. [...] Ils l'appelaient tous Monseigneur, et ils riaient quand il faisait des contes¹.

La revue des personnages – madame la baronne, sa fille Cunégonde et son fils – se termine par Pangloss, « l'oracle de la maison », dont la métaphysique d'inspiration optimiste explique l'excellence du monde et justifie l'autorité du maître des lieux :

Il est démontré, disait-il, que les choses ne peuvent être autrement : car, tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin. [...] Les pierres ont été formées pour être taillées et pour en faire des châteaux ; aussi monseigneur a un très beau château : le plus grand baron de la province doit être le mieux logé ; et les cochons étant faits pour être mangés, nous mangeons du porc toute l'année. Par conséquent, ceux qui ont avancé que tout est bien ont dit une sottise : il fallait dire que tout est au mieux².

Au début de *Candide*, la vie menée par les protagonistes du roman dans l'univers clos de la petite baronnie vestphalienne est proprement paradisiaque : le temps y semble à l'arrêt, tout respire l'innocence et le bonheur des premiers âges. Comme on pouvait s'y attendre, Candide va trouver son Ève et le fruit défendu dans la personne de la fille du baron :

Un jour, Cunégonde, en se promenant auprès du château, dans le petit bois qu'on appelait *parc*, vit entre des broussailles le docteur Pangloss qui donnait une leçon de physique expérimentale à la femme de chambre de sa mère, petite brune très jolie et très docile. Comme mademoiselle Cunégonde avait beaucoup de disposition pour les sciences, elle observa, sans souffler, les expériences réitérées dont elle fut témoin ; elle vit clairement la raison suffisante du docteur, les effets et les causes, et s'en retourna tout agitée, toute pensive, toute remplie du désir d'être savante, songeant qu'elle pourrait bien être la raison suffisante du jeune Candide, qui pouvait aussi être la sienne.

Elle rencontra Candide en revenant au château, et rougit ; Candide rougit aussi ; elle lui dit bonjour d'une voix entrecoupée, et Candide lui parla sans savoir ce qu'il disait. Le lendemain, après le dîner, comme on sortait de table, Cunégonde et Candide se trouvèrent derrière un paravent ; Cunégonde laissa tomber son mouchoir, Candide le ramassa ; elle lui prit innocemment la main ; le jeune homme baisa innocemment la main de la jeune demoiselle avec une vivacité, une sensibilité, une grâce toute particulière ; leurs bouches se rencontrèrent, leurs yeux s'enflammèrent, leurs genoux tremblèrent, leurs mains s'égarèrent. Monsieur le baron de Thunder-ten-tronckh passa auprès du paravent, et, voyant cette cause et cet effet, chassa Candide du château à grands coups de pied dans le derrière ; Cunégonde

¹ Voltaire, *Roman et contes en vers et en prose*, éd. É. Guittou, Paris, Librairie générale française, 1994, p. 206-207.

² *Ibid.*, p. 207.

s'évanouit : elle fut souffletée par madame la baronne dès qu'elle fut revenue à elle-même ; et tout fut consterné dans le plus beau et le plus agréable des châteaux possibles³.

L'histoire commence quand une infraction, sexuelle et sociale, déclenche les foudres du maître des lieux. Il est évident que le paradis de Vestphalie et le sort de Candide sont une parodie de la Chute, de la faute commise par les premiers hommes dans le jardin paradisiaque d'Éden. Dans le récit biblique de la Genèse, Adam et Ève mangèrent du fruit défendu de « l'arbre de la science du bien et du mal », et « leurs yeux furent ouverts » : ils découvrent alors qu'ils sont nus et en ont honte. Cette science du bien et du mal a fait couler beaucoup d'encre. Selon dom Calmet, l'expression doit être comprise « dans un sens plus étendu » : il s'agit d'une « science universelle des choses morales et naturelles, et même surnaturelles »⁴ ; en d'autres termes, savoir le bien et le mal signifie « une parfaite connaissance de toutes choses⁵ ». *Sancta simplicitas*⁶ ! Non seulement la connaissance semble presque incompatible avec l'innocence – de l'enfant, des pauvres d'esprit, des premiers âges, ... –, elle est en outre entachée, voire tributaire, d'un principe érotique auquel dom Calmet fait clairement référence quand il déclare :

Moïse marque ici, que nos premiers parents ne rougissaient pas de leur nudité ; [...] ils commencèrent à apercevoir leur nudité, aussitôt après leur péché, et qu'ils cherchèrent à la couvrir. Par où il insinue, que le péché et la concupiscence, qui en est une suite, sont la seule cause du dérèglement et de la rébellion de la chair contre l'esprit : et par conséquent de la honte qui l'accompagne⁷.

Dom Calmet rapporte même que le philosophe juif Philon expliquait

d'une manière figurative cette séduction de la femme par le serpent. Le plaisir ou la volupté charnelle est, selon lui, le véritable serpent qui séduisit nos premiers pères, trop sensibles aux impressions de la cupidité que leur ressemblance et le désir d'engendrer leurs semblables firent naître dans leurs cœurs⁸.

Saint Augustin, le premier « théoricien » du péché originel, est lui aussi formel : sans la chute, la procréation au paradis se serait passée « sans le secours de la concupiscence », c'est-à-dire sans le moindre désir sexuel. L'homme « aurait pressé sa femme dans ses bras avec une entière tranquillité de corps et d'esprit, sans ressentir en sa chair aucun aiguillon de volupté, et sans que la virginité de sa femme en souffrît aucune atteinte »⁹. La connaissance n'est donc pas sans

³ référence

⁴ Dom Calmet, *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Seconde édition revue, corrigée et augmentée*, « Genèse », Paris, Émery, 1725, p. 79.

⁵ *Ibid.*, p. 98.

⁶ La légende veut que Jean Hus en voyant une petite vieille alimenter en bois le bûcher sur lequel il devait mourir brûlé, se soit exclamé : « Ô sainte naïveté ! ».

⁷ *Ibid.*, p. 90. On sait que jusqu'à la fin du XIX^e siècle, Moïse était encore officiellement considéré comme l'auteur du Pentateuque.

⁸ *Ibid.*, p. 93.

⁹ Saint-Augustin, *La cité de Dieu*, livre 14, chap. 26 (trad. J.-B. Raulx). « Loin de nous la pensée, s'exclame-t-il ailleurs, que nos premiers parents aient ressenti dans le paradis cette concupiscence dont ils rougirent ensuite en cou-

danger : on sait que le verbe « connaître », dans l’Ancien Testament, est employé pour désigner l’acte sexuel¹⁰ qui, pour les chrétiens, est intimement lié au péché originel et donc à la misère de l’humanité, comme l’explique sans ambiguïté le confesseur de la jeune Thérèse au début du roman *Thérèse philosophe* :

Ne portez jamais, me dit-il, la main ni même les yeux sur cette partie infâme par laquelle vous pissez, qui n’est autre chose que la pomme qui a séduit Adam, et qui a opéré la condamnation du genre humain par le péché originel. Elle est habitée par le démon, c’est son séjour, c’est son trône. [...] Gardez-vous encore avec plus de précaution de ce morceau de chair des jeunes garçons de votre âge, qui faisait votre amusement dans ce grenier : c’est le serpent, ma fille, qui tenta Ève, notre mère commune¹¹.

À la fin du premier chapitre, Cunégonde observe, dans le parc du château, le docteur Pangloss en train de « connaître » Paquette, la femme de chambre de sa mère. Comme dans le récit biblique, la faute originelle arrive par une femme : Cunégonde finit par séduire Candide derrière le paravent de la salle à manger ; mais au lieu de lui offrir une pomme, elle laisse tomber son mouchoir. Sur quoi, Candide est chassé du paradis à grands coup de pieds... dans le derrière, comme Voltaire ne manque pas de le préciser. Cunégonde, pour le moment, reste épargnée, mais le petit paradis vestphalien n’en a plus pour longtemps. Le lecteur apprendra, au chapitre VIII, que le beau château de Thunder-ten-tronckh sera détruit par les Bulgares et ses habitants impitoyablement massacrés ; Cunégonde deviendra l’esclave d’un capitaine.

Au début du II^e chapitre, le héros malheureux est lancé sur les routes du monde, où il va s’émanciper petit à petit. Chassé du château, Candide est sans défense, car il n’a rien appris d’utile. En revanche, il est amoureux et possède un instinct vital : il est mû par l’amour-propre et l’amour passion. Dans la suite du chapitre, on verra que Candide apprend très vite : c’est un prodige !

Candide, chassé du paradis terrestre, marcha longtemps sans savoir où, pleurant, levant les yeux au ciel, les tournant souvent vers le plus beau des châteaux, qui renfermait la plus belle des baronnettes ; il se coucha sans souper au milieu des champs entre deux sillons ; la neige tombait à gros flocons. Candide, tout transi, se traîna le lendemain vers la ville voisine, qui s’appelle Valdborghoff-trarbk-dikdorff, n’ayant point d’argent, mourant de faim et de lassitude. Il s’arrêta tristement à la porte d’un cabaret.

Deux hommes habillés de bleu le remarquèrent : « Camarade, dit l’un, voilà un jeune homme très bien fait, et qui a la taille requise. » Ils s’avancèrent vers Candide, et le prièrent à dîner très civilement. « Messieurs, leur dit Candide avec une modestie charmante, vous me faites beaucoup d’honneur, mais

vrant leur nudité, et qu’ils en eussent besoin pour accomplir le précepte de Dieu : “Croyez et multipliez, et remplissez la terre.” Cette concupiscence est née depuis le péché » (*ibid.*, livre 14, chap. 21).

¹⁰ Voir par exemple Genèse, 4.1 : « Adam connut sa femme ». Dom Calmet (*Commentaire littéral, op. cit.*, p. 119) rapporte à ce sujet que contrairement aux docteurs juifs qui prétendent qu’Adam et Ève ont eu des rapports sexuels dès leur entrée dans le jardin d’Éden, les autorités chrétiennes soutiennent qu’ils en étaient déjà chassés lorsqu’il se « connurent » pour la première fois.

¹¹ ~~Jean-Baptiste Boyer d’Argens~~, *Thérèse philosophe, ou Mémoires pour servir à l’histoire du Père Dirrag et de Mademoiselle Éradice*, éd. F. Lotterie, Paris, GF-Flammarion, 2007, p. 81.

je n'ai pas de quoi payer mon écot. — Ah ! monsieur, lui dit un des bleus, les personnes de votre figure et de votre mérite ne payent jamais rien : n'avez-vous pas cinq pieds cinq pouces de haut ? — Oui, messieurs, c'est ma taille, dit-il en faisant la révérence. — Ah ! monsieur, mettez-vous à table ; non seulement nous vous défrayerons, mais nous ne souffrirons jamais qu'un homme comme vous manque d'argent ; les hommes ne sont faits que pour se secourir les uns les autres. — Vous avez raison, dit Candide ; c'est ce que monsieur Pangloss m'a toujours dit, et je vois bien que tout est au mieux. »¹²

En parodiant Leibniz, on pourrait dire que Candide est exposé au mal moral (il pleure parce qu'il a perdu Cunégonde) et au mal physique (il a faim et froid), mais c'est surtout son moral qui en a pris un coup. Hors du paradis, il découvre le monde et ses inconvénients : le froid, la faim, la fatigue. C'est ce qui arriva aussi à Adam et Ève après leur expulsion du jardin d'Éden : Adam doit gagner son pain (et celui de son épouse) « à la sueur de son front », Ève enfantera dans la douleur. Ce qui change aussi pour eux, c'est que toute relation s'inscrit désormais dans un rapport de force : l'harmonie familiale cède la place à la discorde et aux rapports de domination entre les époux (l'homme est destiné à régner sur la femme), entre les parents et leurs enfants, et ainsi de suite. Voltaire semble suivre de très près le récit biblique, mais on peut penser aussi à un autre récit, celui des quatre âges de l'humanité, qui remonte à Hésiode et dans lequel les misères de l'humanité ne sont pas imputables à l'homme. Nous en avons une très belle description dans le premier livre des *Métamorphoses* d'Ovide (c'est l'une des œuvres les plus significatives de la littérature romaine, et il n'est pas impossible que Voltaire, qui connaissait bien ses classiques, s'en soit souvenu lorsqu'il rédigeait le début du chapitre II de *Candide*) :

Aurea prima sata est aetas, quae, vindice nullo,
Sponte sua sine lege fidem rectumque colebat.
[...]
Nondum caesa suis, peregrinum ut viseret orbem,
Montibus, in liquidas pinus descenderat undas :
Nullaque mortales, praeter sua litora, norant.
[...]
Ipsa quoque immunis rastroque intacta, nec ullis
Saucia vomeribus, per se dabat omnia tellus :
[...]
Ver erat aeternum [...].
Postquam, Saturno tenebrosa in Tartara misso,
Sub Jove mundus erat ; subiitque argentea proles,
Auro deterior, fulvo pretiosior aere.
Juppiter antiqui contraxit tempora veris :
Perque hiemes, aestusque, et inaequales autumnos,
Et breve ver, spatiis exegit quattuor annum.
Tum primum siccis aër fervoribus ustus
Canduit : et ventis glacies adstricta pependit.
Tum primum subiere domos, domus antra fuerunt,
Et densi frutices, et vinctae cortice virgae.
Semina tum primum longis Cerealia sulcis

¹² Voltaire, *Roman et contes, op. cit.*, p. 209-210.

Obruta sunt, pressique iugo gemuere iuveni.
 Tertia post illas successit aënea proles
 Saevior ingeniis, et ad horrida promptior arma ;
 Non scelerata tamen. De duro est ultima ferro.
 Protinus irrupit venae peioris in aevum
 Omne nefas : fugere pudor, verumque, fidesque.
 In quorum subiere locum fraudesque, dolique,
 Insidiaeque, et vis, et amor sceleratus habendi.
 [...]
 Communemque prius, ceu lumina Solis et auras,
 Cautus humum longo signavit limite mensor.
 [...]
 Iamque nocens ferrum, ferroque nocentius aurum
 Prodiat : prodit bellum, quod pugnat utroque
 Sanguineaque manu crepitantia concutit arma.

Traduction :

Le premier âge du monde fut appelé l'âge d'or : on y observait les règles de la justice et de la bonne foi sans y être contraint par les lois. [...] Les arbres n'avaient point encore été coupés pour être changés en vaisseaux, et de ces montagnes dont ils faisaient les ornements, ils n'étaient point descendus dans la mer, pour aller voir un monde inconnu : les hommes ne connaissaient point d'autres terres que celles où ils étaient nés [...]. La terre sans être déchirée par la charrue donnait libéralement toutes sortes de fruits [...]. Le printemps était éternel [...]. Lorsque Jupiter eut chassé du ciel et précipité dans les enfers, Saturne son père, il resta maître du monde, alors commença le siècle d'argent, moins heureux que le précédent, mais plus fortuné que le siècle d'airain qui le suivit : Jupiter abrégé la durée du printemps ; et en forma l'été, l'automne et l'hiver, et divisa l'année en quatre saisons. L'air fut dès lors sujet aux vicissitudes d'une chaleur excessive, et d'un froid aigu : et les hommes qui n'avaient point eu encore à se défendre contre les injures de l'air, se retirèrent dans les antres. Les buissons les plus épais, ou des arbres entrelacés en forme de cabane furent leurs premières maisons : enfin on fut obligé de confier des semences au sein de la terre ; et les bœufs libres auparavant gémirent sous le joug.

Au siècle d'argent succéda celui d'airain. Les hommes devenus plus farouches furent plus portés aux armes. Ils ne se portèrent cependant pas à des excès de scélératesse : le dernier âge fut celui de fer. Ce fut alors qu'on vit un débordement général de tous les vices : à la bonne foi, à la vérité et à la pudeur succédèrent la trahison, la violence et une avarice insatiable. [...] On commença à mettre des bornes et à se diviser la terre, jusqu'alors aussi commune que l'air et la lumière. [...] À peine eut-on trouvé le fer, et l'or plus pernicieux encore que le fer, que l'on vit naître la discorde, qui se servit de l'un et de l'autre pour la destruction du genre humain, et tenant d'une main ensanglantée ses armes, elle en fit entendre au loin le bruit¹³.

Ovide présente l'histoire de l'humanité comme celle d'une constante déchéance. Le règne de Saturne est essentiellement caractérisé par une absence de maux. Le bonheur est décrit sous forme négative, l'âge d'or étant pensé en fonction de ce qui lui succédera. Les hommes vivaient en paix, sans demeures ni lois. La terre produit tout d'elle-même, mais en l'absence de tout effort, les hommes ne peuvent prétendre qu'au maigre bonheur d'une vie tout à fait fruste : ils ignorent tout de l'agriculture, ils ne voyagent pas, ne sont pas curieux. À l'instar des animaux, ils n'ont ni faim ni soif ; ils ne souffrent ni du chaud ni du froid, car c'est le printemps perpétuel. En fait,

¹³ Nouvelle traduction des *Métamorphoses* d'Ovide, Avignon, Veuve Girard, 1762, livre 1, v. 89-143, p. 8-12.

qu'est-ce qui distingue ces hommes-là des animaux ? Ne ressemblent-ils pas furieusement à l'homme vivant à l'état de nature si éloquemment décrit par Rousseau dans son deuxième *Discours* : un être livré « au seul sentiment de son existence actuelle »¹⁴ ? On y reviendra. Tout change, nous dit Ovide, lorsque Jupiter arrive au pouvoir grâce à une révolution de palais à laquelle les hommes sont bien entendu complètement étrangers. Sans aucune motivation, le nouveau maître décide d'introduire les différentes saisons : alors les hommes ont froid en hiver et chaud en été, ils doivent se protéger et construire des huttes ; ils sont obligés de travailler la terre pour se nourrir. C'est le changement de climat qui est à l'origine du travail et des peines qui en résultent, mais en même temps, les hommes accèdent au statut d'êtres humains, ils *se civilisent* pour ne pas disparaître. La civilisation, avec ce qu'elle a de bien et de mal, commence *après* l'âge d'or ; avant, les hommes ne déploient pas les facultés qui leur sont propres, ils vivent et meurent comme des bêtes. Confrontés au « mal physique », jetés dans un monde hostile, ils sont obligés de s'adapter à leur nouvel environnement, et c'est alors que leurs malheurs vont commencer.

Jeté dans le monde qui se trouve hors du château, le pauvre Candide marche sans savoir où, il ne réfléchit pas, il subit : au début de sa (re)naissance, il est désemparé comme un nouveau-né. Après avoir quitté l'âge d'or, il arrive en plein âge d'argent qui correspond, peu ou prou, à l'état de nature sur lequel on a beaucoup fantasmé au XVIII^e siècle. On sait que selon Hobbes, « l'état naturel des hommes, avant qu'ils eussent formé des sociétés, était une guerre perpétuelle, et non seulement cela, mais une guerre de tous contre tous¹⁵ », au point que les hommes durent inventer l'ordre social pour préserver leur espèce de la destruction. La société civile est fondée sur une sociabilité négative, celle de la guerre : Hobbes tient que l'état de nature est, avant l'institution politique, essentiellement invivable. Rousseau, quant à lui, semble s'inspirer du tableau de l'humanité primitive brossé par Lucrèce¹⁶ : l'homme naturel est un être solitaire, indolent et pacifique, sain et robuste, adapté à son milieu, sans pensées ni passions, sans prévoyance ni mémoire, parcourant les savanes et les forêts, simple comme les autres animaux : « Je le vois se rassasiant sous un chêne, se désaltérant au premier ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas, et voilà ses besoins satisfaits¹⁷. » Il n'a ni propriété ni cabane ; sitôt son rut apaisé, il quitte la femelle de rencontre à laquelle il s'est accouplé. Ses besoins phy-

¹⁴ Voir *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, dans : *Œuvres complètes*, éd. B. Gagnebin et M. Raymond, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1959-1995, t. 3, p. 144.

¹⁵ Thomas Hobbes, *Le citoyen, ou Les fondements de la politique*, [Référence ??, chap. 1, § 13](#).

¹⁶ Voir Lucrèce, *De la nature*, livre 5, v. 925-985.

¹⁷ Rousseau, *Discours sur l'origine*, *op. cit.*, t. 3, p. 135.

siques satisfaits, il n'a ni prévoyance ni curiosité, il ne pense pas, car, comme l'explique Rousseau hardiment, « l'état de réflexion est un état contre nature, et que l'homme qui médite est un animal dépravé¹⁸ ». Cette époque idyllique prend fin suite à un mystérieux changement dans les « circonstances » extérieures, un « concours fortuit de plusieurs causes étrangères¹⁹ » : la nature, cessant d'être protectrice et nourricière, oppose à l'homme des forces adverses, dresse des obstacles et rend difficile une survie paresseuse. Les hommes inventent les premières armes ; ils apprennent à se couvrir de peaux de bêtes, à entretenir le feu tombé du ciel et à cuire les viandes. En même temps, ils cherchent une meilleure sécurité au fond des cavernes, affûtent des haches de pierre grâce auxquelles ils coupent les branchages qui servent à bâtir de grossières cabanes colmatées avec de l'argile et de la boue. Comme Ovide avant lui, Rousseau enlève à l'homme toute culpabilité²⁰. C'est Jupiter qui, en introduisant les saisons, a contraint les hommes à se civiliser ; c'est le milieu naturel devenu hostile, affirme Rousseau de son côté, qui les a jetés comme malgré eux sur le chemin de la civilisation et entraîné leur perte.

On sait combien la description de l'homme à l'état de nature faite dans le *Discours sur l'inégalité* a exaspéré Voltaire. Lorsque Rousseau en arrive au moment de dire : « Concluons qu'errant dans les forêts sans industrie, sans parole, sans domicile, sans guerre, et sans liaisons, sans nul besoin de ses semblables²¹ », Voltaire inscrit en marge de son exemplaire : « C'est conclure un bien mauvais roman²². » À l'instar de Hobbes, Voltaire est convaincu que la vie de l'humanité primitive est faite de misère et de pénurie : Candide a froid et faim, et pour les besoins de la démonstration, il se met à neiger alors que quelques heures auparavant, Pangloss et Paquette faisaient encore des galipettes dans le parc du plus beau des châteaux. L'homme n'est rien face à la nature ; il ne peut survivre sans se réunir en société.

¹⁸ *Ibid.*, p. 138.

¹⁹ *Ibid.*, p. 162. Dans l'*Essai sur l'origine des langues*, Rousseau pense très probablement à Ovide lorsqu'il écrit : « Supposez un printemps perpétuel sur la terre ; supposez partout de l'eau, du bétail, des pâturages ; supposez les hommes sortant des mains de la nature une fois dispersés parmi tout cela : je n'imagine pas comment ils auraient jamais renoncé à leur liberté primitive et quitté la vie isolée et pastorale si convenable à leur indolence naturelle, pour s'imposer sans nécessité l'esclavage, les travaux, les misères inéparables de l'état social. Celui qui voulut que l'homme fut sociable touche du doigt l'axe du globe et l'inclina sur l'axe de l'univers. À ce léger mouvement je vois changer la face de la terre et décider la vocation du genre humain » (*Œuvres complètes, op. cit.*, t. 5, p. 400-401). Rousseau quitte ensuite le mythe ovidien et donne une explication plus rationnelle de l'origine des sociétés : des bouleversements – déluges, éruptions volcaniques, tremblements de terre ou incendies de forêt – auraient chassés les solitaires errants d'une contrée pour les rassembler dans une autre.

²⁰ Voir à ce propos la belle étude de Jean Starobinski, « La mise en accusation de la société », dans : *Jean-Jacques Rousseau*, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1978, p. 9-37.

²¹ Rousseau, *Discours sur l'origine, op. cit.*, p. 159-160.

²² Voltaire, *Œuvres complètes*, Oxford, Voltaire Foundation, 1968-*sq.*, t. 143, p. 117.

Notre héros arrive alors à la porte d'un cabaret. Un cabaret est un endroit où l'on se réunit pour manger, pour boire et pour s'amuser. C'est là où il y a une société : on y est nourri et logé... mais à condition de posséder de l'argent, et pour cela, il faut travailler. Le cabaret devant lequel s'arrête Candide, c'est le symbole de la civilisation, du travail, du commerce et de l'argent marchand : en franchissant la porte, il va entrer dans ce qui pourrait correspondre chez Ovide à l'âge de bronze, mais sans avoir les moyens de payer son logement et sa nourriture.

Heureusement, quelqu'un l'invite à manger : des « hommes habillés de bleu ». Candide, qui vient d'arriver au monde, ne peut pas savoir que ces hommes-là sont des recruteurs, et il va se faire avoir comme un blanc-bec. On le prie à dîner « très civilement », mais la politesse exquise de l'état de société est souvent fausse et intéressée. Candide, qui a le jugement assez droit pour objecter son manque d'argent, n'a pas encore assez d'expérience pour flairer le piège ; au contraire, il se souvient du système de Pangloss pour interpréter ce qui lui arrive. Dès que ça va mieux, il s'accroche à ses anciennes certitudes et interprète ce qui lui arrive à travers la philosophie optimiste de son ancien maître – surtout qu'on lui tend la perche : « les hommes ne sont *faits* que *pour*... ».

On le prie d'accepter quelques écus, il les prend et veut faire son billet ; on n'en veut point, on se met à table. « N'aimez-vous pas tendrement ?... — Oh ! oui, répondit-il, j'aime tendrement mademoiselle Cunégonde. — Non, dit l'un de ces messieurs, nous vous demandons si vous n'aimez pas tendrement le roi des Bulgares ? — Point du tout, dit-il, car je ne l'ai jamais vu. — Comment ! c'est le plus charmant des rois, et il faut boire à sa santé. — Oh ! très volontiers, messieurs. » Et il boit²³.

Comme rien n'est gratuit dans la société, Candide doit rembourser, d'une manière ou d'une autre. Bienvenu dans l'âge de fer ! « On lui met sur-le-champ les fers aux pieds, et on le mène au régiment²⁴ ». Les conflits entre les hommes, déjà présents dans l'âge de bronze, s'intensifient et redoublent de violence, une violence extrême dont Candide fait l'expérience lorsqu'il s'avise, un beau jour, de quitter l'armée sans avoir demandé la permission. La suite est connue.

À travers une parodie de la Genèse, les deux premiers chapitres de *Candide* sont faits en réalité de plusieurs paliers de signification superposés. Dans le récit biblique, les premiers hommes, devenus coupables et malheureux par leur faute, sont expulsés du jardin d'Éden par Dieu. Dans le roman de Voltaire, le paradis est plutôt monstrueux : le châtelain porte un nom allemand impossible, la baronne pèse trois cent cinquante livres, et la philosophie de Pangloss est

²³ Voltaire, *Roman et contes*, op. cit., p. 210.

²⁴ *Ib.*

le comble du ridicule. Conformément à la Genèse, la faute originelle arrive par une femme, obligeant un Père de sévir contre les pécheurs. Dans *Candide*, l'éveil du désir sexuel, le désir de connaissance, perturbe certes l'ordre immuable et figé du château ; en même temps, il permet au héros d'apprendre à se prendre en charge après sa sortie du paradis, de son état de minorité pour parler comme Kant. Nous assistons alors à la deuxième naissance de Candide, à son entrée dans le « vrai monde » : petit à petit, avec des rechutes, il va se défaire de ses préjugés optimistes et apprendre à raisonner indépendamment de son maître Pangloss, à comprendre le monde qui l'entoure et la logique des enchaînements dont il est, pour l'instant, le jouet. Voltaire suggère que l'homme n'est pas né pour vivre dans un paradis, il est né pour s'activer, pour travailler afin d'améliorer sa condition. Pour cela, il doit quitter sa famille, se mettre en quête d'un partenaire sexuel et fonder son propre foyer. À la fin du roman, notre héros s'installe dans son jardin avec sa famille, et pour la première – et la dernière – fois, Pangloss fait une remarque pertinente : « quand l'homme fut mis dans le jardin d'Éden, il y fut mis *ut operaretur eum*, pour qu'il travaillât : ce qui prouve que l'homme n'est pas né pour le repos²⁵. » Dans la Genèse, le travail est présenté comme une malédiction dont Adam et Ève sont frappés après avoir chassés du paradis ; l'article *Travail* de l'*Encyclopédie* rappelle de son côté que la mythologie, « qui le considérait comme un mal, l'a fait naître de l'Erèbe et de la Nuit ». Mais rien n'est plus éloigné de la réalité : le travail, déclare l'auteur inconnu de l'article, est certes une « occupation journalière à laquelle l'homme est condamné par son besoin », mais il lui doit « en même temps sa santé, sa subsistance, sa sérénité, son bon sens et sa vertu peut-être »²⁶. On dirait que la fin de *Candide* a directement inspiré cette phrase. Dans le jardin de Candide, tout le monde (ou presque) travaille. Ses habitants jouissent d'un bonheur modeste, voire médiocre, mais il vaut bien mieux que la vie indolente au château de M. le baron de Thunder-ten-tronckh.

²⁵ *Ibid.*, p. 300.

²⁶ ~~Diderot et d'Alembert~~, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, 1751-1765, t. 16, p. 567.